

Altitude

Par Antonio Dal Masetto

En hommage à Antonio Dal Masetto, récemment disparu, nous proposons la lecture bilingue du dernier texte qu'il avait publié dans le quotidien Página/12 en septembre dernier et qui conclut le recueil de contes prochainement publié par L'atinoir.



Antonio, mon grand-père paternel, qu'on appelait Toni Furbo, était un homme de la montagne, né dans un hameau d'à peine vingt maisons où il vécut toute sa vie. J'allais le voir pendant les vacances d'été et avec le temps j'en étais arrivé à penser qu'ils étaient, lui et la montagne, une seule et même chose.

On me racontait que, lorsqu'il était plus jeune, il arrivait, préparait son sac tyrolien et disparaissait pendant plusieurs jours. Il montait vers les cimes, se déplaçait sur les crêtes et le soir il allumait des feux de bois pour que les gens du hameau puissent dire : « Il est là-bas. »

Au cours de ces visites, en été, il m'emmenait avec lui dans d'autres coins perdus où il faisait ses petites affaires interdites par la loi. On prenait des sentiers escarpés et on montait d'un bon pas. Mais mon grand-père ne suivait jamais le chemin. Il arrivait toujours un moment où il s'en écartait, préférant prendre des raccourcis difficiles d'accès qui nous obligeaient à gravir des pentes rocheuses. Une fois en haut, on s'asseyait et on restait silencieux tout en regardant en dessous, les vallées, une voiture sur un chemin, des groupes de maisons, un ruisseau, le déplacement d'un petit train.

Moi aussi j'étais né et j'avais grandi au milieu des montagnes. J'aimais marcher dans les bois et monter le long des versants. Je cherchais à atteindre les plus hautes cimes et je passais mon temps tout là-haut. Lorsque je redescendais, je racontais à qui voulait

l'entendre que j'étais son héritier. Je me demandais alors de qui Toni Furbo pouvait être l'héritier.

Le temps a passé. Mon grand-père est mort et ma famille a émigré en Argentine, dans la pampa, au village de Salto. Ce n'était que de la plaine à perte de vue, et bien sûr, la montagne me manquait.

À 17 ans, je suis venu voir ce qu'était la grande ville et là je chassais ma nostalgie en montant sur tout ce que je pouvais trouver. Avec le temps, m'étant fait quelques amis, on m'invitait de temps en temps à un asado. Et alors, si les maisons avaient un jardin avec un arbre, en quelques secondes je me retrouvais au milieu des branches et je m'adressais aux autres depuis ma position privilégiée en les obligeant à relever la tête ; quelqu'un se débrouillait toujours pour me faire passer un verre de vin. S'il n'y avait pas d'arbres, j'allais me percher sur le toit. Il fallait toujours trouver un peu d'altitude.

Quand, à vingt ans, je suis parti le sac au dos dans le Sud, à Bariloche, j'ai vu les premiers sommets à travers la fenêtre du train et ça m'a rendu fou. « Des montagnes, des montagnes ! », j'ai crié au copain qui m'accompagnait. Je me suis mis à courir en faisant les cent pas dans le wagon. Après, je me suis penché dehors, en plein air, pour mieux jouir du spectacle et voir les cimes qui s'approchaient peu à peu et ça m'a rempli de bonheur.

Mon fils Marcos, avec Patricia sa femme, a eu trois enfants, Maxi, Lucas et Juliette, mais seul celui du milieu, Lucas, est de la lignée des chercheurs d'altitude. Quand il était petit, je le voyais courir sur les murs de clôture, sauter puis grimper où il pouvait avant de se lancer et de rester suspendu à une branche ; puis il allait s'asseoir tout en haut, loin de tout le monde, au-dessus de tout le monde. Certains n'y voyaient que le jeu d'un enfant, mais moi je comprenais qu'il était, lui aussi, un héritier, et que le destin l'ayant condamné à la grande plaine, il voulait exprimer de cette façon sa nostalgie de l'altitude.

Ma fille Daniela, qui vit maintenant à Palma de Mallorca, a eu deux enfants, Nahuel et Olivia. Olivia, elle l'a eue avec son actuel mari, Jorge. La gamine a moins de deux

ans. Daniela me raconte qu'Olivia est très vive, qu'elle s'échappe, et qu'il faut faire très attention parce que soudain elle disparaît pour filer dans une chambre où elle a vu la possibilité de grimper sur quelque chose. Où qu'elle soit, rien ne l'attire plus que le risque d'une escalade. Je reçois des photos, une vidéo, et je la vois, lancée vers son objectif, ses petits bras en l'air, un genou, une petite jambe, une autre petite jambe, obstinée à atteindre ce point au-dessus de sa tête que nous ne pouvons voir ; et, je suppose, sans qu'elle sache encore pourquoi elle fait tous ces efforts, quoique, peut-être, elle le sait déjà très bien.

Et je me dis : « En voilà encore une qui est des nôtres. »

Je me souviens, je regarde, je remonte au temps de Toni Furbo, je pense à ses longues marches sur les cimes, aux feux de camp la nuit, et je me sens fier d'appartenir à la petite liste des membres de cette espèce de loge secrète répartis de par le monde. Des adeptes avec une âme et un cœur de chèvre.

Traduction : Jacques Aubergy